

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis VEUILLOT

Pages oubliées : Le vol de l'âme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 472-475

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## PAGES OUBLIÉES

### Le vol de l'âme

Ces pages paraîtront peut être un peu longues de prime abord, mais nous sommes sûrs que les lecteurs réfléchis les trouveront courtes et sauront avec émotion y découvrir le *vol de l'âme*.

Nous regrettons de ne pouvoir donner dans ce Numéro que le préambule.

\* \*  
\*

L'histoire que je veux conter, c'est l'histoire d'un sacrifice. Elle commence par un matin d'automne, et j'ai toujours cru que cette circonstance de l'automne et du matin n'était pas étrangère à la résolution inattendue qui décida tout à coup de deux belles et aimables destinées...

Je supprime l'inabordable tableau de l'automne, mais il faut dire où la scène se passe. Représentez-vous un vaste jardin devant une riche maison de campagne au bord de l'eau ; un de ces asiles qui semblent proclamer que le bonheur les habite. Et comme s'il fallait que l'œil même de l'étranger ne pût s'y tromper, on voit, près des murs, un petit dôme qui porte la croix ; en sorte que cette maison se dénonce chrétienne, et il n'est pas téméraire d'y supposer la vertu...

Un garçon de vingt-cinq ans, bien fait, l'air modeste, se tenait debout à la fenêtre fermée d'une des chambres qui donnent sur le jardin. Le vieil in-folio ouvert sur la table près de la lampe encore allumée, lui avait fait sans doute oublier le jour. Il contemplait le gracieux espace qui s'étendait devant lui lorsque son attention fut captivée par un autre objet. La petite porte du jardin s'ouvrit : il vit

entrer une femme encapuchonnée d'une pelisse de soie. Malgré ce vêtement, il n'eut pas de peine à la reconnaître : c'était la fille de la maison, l'héritière de ce beau domaine, et pour lui donner un titre qui sonnait mieux au cœur de notre jeune homme, c'était sa fiancée.

Elle avait dix-huit ans. Je ferai son portrait avec une image des contes de fées ; elle était « belle comme le jour. » N'entendez pas une statue grecque, ni une Circée parisienne. Cette beauté, c'était un éclat de candeur, une grâce ingénue. Voilà ce que veut dire « belle comme le jour, » Du reste, toute la splendeur, tout le rayonnement d'un sang pur. Une charmante et vigoureuse fleur de tige patriarcale. On pouvait remonter dans sa fortune sans y trouver une injustice, dans sa race sans y voir une félonie. Elle se nommait Claire.

Le jeune homme qui devait l'épouser, Fabien, était de très loin son parent ; ils s'appelaient cousin et cousine. Le mariage était arrangé depuis la naissance de Claire. Toute petite, on lui disait : Aime-le bien, voilà ton mari ; et à lui plus âgé : Prie le bon Dieu pour Claire ; elle sera ta femme. Les désirs des deux familles furent remplis ; ces enfants s'étaient aimés comme des anges. N'ayant jamais cessé de penser qu'ils s'appartiendraient, aucune autre affection n'avait effleuré leurs cœurs, aucune dissimulation n'avait existé entre eux.

Orphelin, presque sans patrimoine, il devait son éducation à la générosité des parents de Claire. En le faisant magnifiquement élever, ces vrais chrétiens songeaient sans doute à leur fille ; mais ils voulaient également mettre Fabien à l'abri d'un changement possible dans le cœur de la jeune fille, ou dans son propre cœur, afin que si Claire le refusait, ses talents lui restassent comme une fortune, et que se sentant lui-même riche et libre par l'effet de cette culture d'esprit, aucun calcul ne le tentât de s'engager contre son goût. Imaginez les sentiments d'une âme qui sentait ces nobles délicatesses, puisqu'elle avait pu les deviner.

Tandis que Claire achevait son éducation chez les Visitandines, Fabien, déjà docteur en droit, perfectionnait la sienne par des voyages. Il n'avait pas encore fait choix d'une carrière. Les lettres le tentaient ; mais il était si sincèrement modeste qu'il ne pensait pas pouvoir jamais s'y rendre utile. Ses plans se terminaient donc à faire autour de lui le plus de bien qu'il pourrait, étudiant et servant Dieu dans cette obscurité, puisque Dieu semblait le vouloir. Cependant la paix n'était pas parfaite dans son âme ; il avait frôlé des doutes graves. Durant ses voyages, lorsqu'il visitait un lieu de dévotion célèbre, ou lorsqu'il contemplait certaines misères navrantes de l'Église, il lui était souvent

arrivé de se jeter à genoux, de s'offrir à Dieu tout entier : « - Mon Dieu, s'écriait-il, vous aimer, vous servir, vous *uniquement* ! » Et il prêtait l'oreille, attendant presque une voix du ciel et une mission. Il n'avait rien entendu, ou il n'avait cru n'entendre que de vagues murmures. Son avenir était fait ; il l'accepta, comme chose sérieuse quoique douce et séduisante, et qui venait de Dieu aussi. Il y mit toute son ardeur, il se dévoua pleinement au bonheur de ceux qui l'avaient tant aimé, faisant de sa vie qu'il leur donnait, une première récompense dont le couronnait leur charité envers lui...

La religion n'était point dans l'âme de Fabien ce petit terrain réservé où tant de grimauds arrosent des élégies. Il y allait tout franchement. Il aimait beaucoup sa fiancée, mais il ne se proposait pas moins de devenir un saint, et il pensait quelquefois qu'en prenant le chemin le plus doux, il prenait aussi le moins sûr. Sa foi le tourmentait du désir de montrer à Dieu plus de générosité... Enfin la virgine pureté de Claire était si profondément chère à Fabien, il respectait tant lui-même l'angélique chasteté de son cœur et de son amour, que la pensée de la voir autre et de l'aimer autrement, lui apportait je ne sais quoi de pénible, qu'il ne traversait qu'en fermant les yeux. Me comprenez-vous ? Je suis troublé des difficultés que la langue m'offre ici. Il y a des choses souverainement nobles et pures qu'on ne sait plus comment expliquer pour les oreilles françaises, pleines de hideux échos.

Après cela, pour confesser toute la vérité, Fabien avait vingt-cinq ans, et ces idées lui venaient plus particulièrement quand il voyageait loin de Claire. En définitive, il était épris, elle était heureuse, et on allait publier les bans.

La présence de Claire produisit sur Fabien l'effet accoutumé. C'était un certain rayonnement... Il se demandait d'où la jeune fille pouvait venir si matin, lorsqu'il la vit remettre à une femme de chambre qui l'accompagnait, un livre et un petit panier caché sous sa pelisse. « Chère sainte ! pensa-t-il, elle a déjà visité Dieu et les pauvres. . . . »

- Il est vrai que Claire venait de visiter un pauvre. Quand on entreprend de conter la vie des chrétiens, le pauvre en est inséparable, et il faut s'attendre à rencontrer de ces incidents vulgaires. Fabien ne s'étonna point d'une chose aussi simple ; il ne se défendit pas non plus d'en être ému. Touché de la beauté du matin, il remercia Dieu du rayon de soleil qu'il avait envoyé réjouir aussi la demeure de l'indigent, et il continua de regarder sa cousine à travers les pleurs qui lui venaient aux yeux. Il vit que Claire, au lieu de rentrer à la maison,

restait dans le jardin ; bientôt il eut une espèce de honte de rester lui-même, comme en contemplation, à cette fenêtre. Il éteignit sa lampe et reprit sa lecture. Au bout de quelques instants, il s'aperçut que le bruit des pas de Claire, qu'il n'entendait point, étouffait cependant une voix plus intime. Une attraction irrésistible le ramena promptement à la fenêtre. Claire était toujours là, se promenant, ou plutôt marchant avec cette joyeuse activité de la jeunesse, heureuse et fière de toute la vie qu'elle peut dépenser. Fabien sentit qu'il ne tenait plus dans sa chambre. Il se mit à chercher des prétextes pour descendre au jardin. Il ne lui en fallait aucun, si ce n'est pour lui-même ; et s'il avait pu réfléchir à ce qui se passait dans son cœur, il eût eu beaucoup de peine à reconnaître d'où lui venait cet embarras de conscience. Il trouva enfin que l'air pouvait être froid, et qu'il se formait sur la rivière un léger brouillard, à l'humidité duquel sa cousine s'exposait imprudemment. Satisfait de cette découverte, il jugea qu'il fallait avertir Claire, et qu'il ne serait pas séant de crier par la fenêtre. Au moment de sortir, ses yeux tombèrent sur un crucifix d'ivoire, seul et grave ornement de sa chambre. Il fléchit le genou. « - O mon Dieu ! que vous donnerai-je et que me demanderez-vous pour tant de bonheur ! » et il partit comme un oiseau dont on ouvre la cage, ne s'attendant guère à ce que Dieu allait lui demander.

L. VEUILLOT

*(La fin au prochain numéro.)*